europe
revue littéraire mensuelle

Georges Bataille

Jean-Luc Steinmetz

septembre-octobre 2022

LE THÉÂTRE

CETTE FOLIE, LA GUERRE

La Chanson de Roland. La bataille de Roncevaux
de Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra & Marc Goldberg

S'il y a un homme de théâtre, aujourd'hui en France, qui donne à l'expression « spectacle vivant » tout son sens, c'est bien Jean Lambert-wild. Depuis maintenant une vingtaine d'années, spectacle après spectacle, il se glisse régulièrement dans la peau du clown Gramblanc, qu'on pourrait considérer comme son hétéronyme théâtral. Il a développé ainsi une technique et une esthétique singulières, faites d'énergie, d'engagement total. Et de poésie aussi. Mais ce théâtre de la présence physique est avant tout un théâtre de l'incarnation du Verbe. Car Jean Lambert-wild se confronte volontiers aux grands auteurs, aux textes les plus exigeants. Ainsi ces dernières années ce furent *En attendant Godot*, *Richard III* ou *Dom Juan*. Dernièrement, au Théâtre de la Tempête, c'est un autre classique parmi les classiques qu'il avait choisi d'aborder : *La Chanson de Roland*.

C'est plus précisément la partie consacrée au récit de la bataille de Roncevaux que Jean Lambert-wild avait entrepris de porter à la scène. Cette fois-ci il incarnait Gramblanc se glissant dans la peau de Turold, écuyer poète de Roland. Sans s'interdire, cela va de soi, d'interpréter aussi tel ou tel autre personnage de l'épopée. Ou plutôt du mythe, devrais-je dire. Car c'est bien le Roland du mythe, celui qui a été interprété, imaginé, réenvisagé à nouveaux frais par tant d'écrivains et de librettistes que Lambert-wild donnait à voir. La version de l'Arioste en particulier était prise en compte, avec un récit de voyage de Turold dans la lune pour trouver un remède à la folie de son seigneur et maître. Ici comme dans ses précédents spectacles, Jean Lambert-wild a trouvé un équilibre subtil entre le décalage, le point de vue original, le pas de côté qui permettra de faire

entendre l'histoire différemment, et peut-être mieux que dans une mise en scène traditionnelle, et une fidélité qui n'a rien chez lui d'accessoire.

Son choix a donc été de tenter de faire revivre l'art des jongleurs du Moyen Âge. C'est-à-dire à la fois une centralité de l'intrigue, un art qui doit beaucoup à l'art du conteur, mais aussi un caractère volontiers spectaculaire et onirique — voire magique. Pour ce qui est du premier point, Jean Lambert-wild, avec Marc Goldberg et Catherine Lefeuvre, s'est attelé à la tâche ardue de traduire ou plutôt de proposer une interprétation du texte de l'épopée en tâchant d'en garder le rythme. Le français moderne dit par Gramblanc sur scène évoque donc les décasyllabes du texte original. Et c'est heureux car dans un tel texte, beaucoup de choses passent avant tout par le rythme, la cadence, le phrasé. Le comédien réussissait ainsi à évoquer tout ce que l'histoire peut avoir d'épique, de tragique ou de comique en jouant, en modulant à l'intérieur du cadre de ce texte d'allure apparemment répétitive et corsetée, simplement en faisant varier l'allure, le débit, voire la tonalité. Ce qui exige pour le moins beaucoup de métier et, en l'occurrence — et sans qu'il y paraisse —, une certaine virtuosité.

Quant au merveilleux, à la magie qui caractérisait aussi l'art des jongleurs médiévaux, Jean Lambert-wild a fait un choix aussi radical que risqué. Accompagné sur scène par Vincent Desprez et Aimée Lambert-wild, tous deux familiers de l'univers du cirque, il faisait intervenir des animaux : les poules Suzon et Paulette et l'ânesse du Cotentin Chipie de Brocéliande. Rien de tel pour rendre une représentation unique, pour donner au spectateur le sentiment d'un moment hors de l'ordre normal des choses. Mais si je parle de risque, c'est que tous les comédiens savent que le plus cabot d'entre eux risque fort de disparaître quand un animal apparaît sur une scène. Il est bien connu que c'est, selon l'expression consacrée, l'animal qui « ramasse tout » (entendez qui a toute l'attention et tout le succès). Dans ce spectacle ils étaient de parfaits partenaires de jeu et de bons camarades pour les comédiens humains. Le spectacle était suffisamment bien conçu, suffisamment solide à tous les niveaux pour que le spectateur se laisse prendre par l'histoire.

Il faut dire que tout était réussi dans cette *Chanson de Roland*. Les lumières de Renaud Lagier aussi bien que les costumes, à la fois élaborés et dérisoires, conçus par Annick Serret-Amirat et Simon Roland. Les maquillages, particulièrement importants dans un tel spectacle, réalisés par Christine Ducouret comme la création sonore de Bernard Amaudruz, avec quelques joyeux anachronismes comme la *Marche des soldats de Robert Bruce* accompagnant le récit de Gramblanc dans les moments

poignants. Et une scénographie imaginée par Jean Lambert-wild lui-même, aussi simple qu'efficace. Avec à cour l'évocation d'un salon, d'un intérieur où le conteur se tient ordinairement et d'où il interprète l'histoire, et une étable côté jardin, sorte de mansion comme il en existait dans le théâtre médiéval, où se retirent les animaux quand ils n'interviennent pas dans le spectacle.

Ce mélange d'engagement total et de distance salutaire, d'incarnation forcenée et d'ironie impertinente est sans doute la façon la plus judicieuse de raconter aujourd'hui sur une scène l'histoire de Roland, de Charlemagne et de ses preux, de leurs heurs et malheurs. C'est l'histoire dans ce qu'elle a de plus tragique, de plus odieux et de plus contraire à la vie, c'est l'histoire de la guerre qui était racontée là dans toute sa prosaïque laideur, sans complaisance aucune et vue à hauteur d'homme. Avec infiniment de délicatesse, d'intelligence et de pertinence.

Karim HAOUADEG

La Chanson de Roland. La bataille de Roncevaux de Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra & Marc Goldberg a été repris au Théâtre de la Tempête du 2 au 19 juin 2022, après avoir été joué une première fois du 13 au 21 avril 2021. Le texte intégral est publié aux Solitaires Intempestifs.